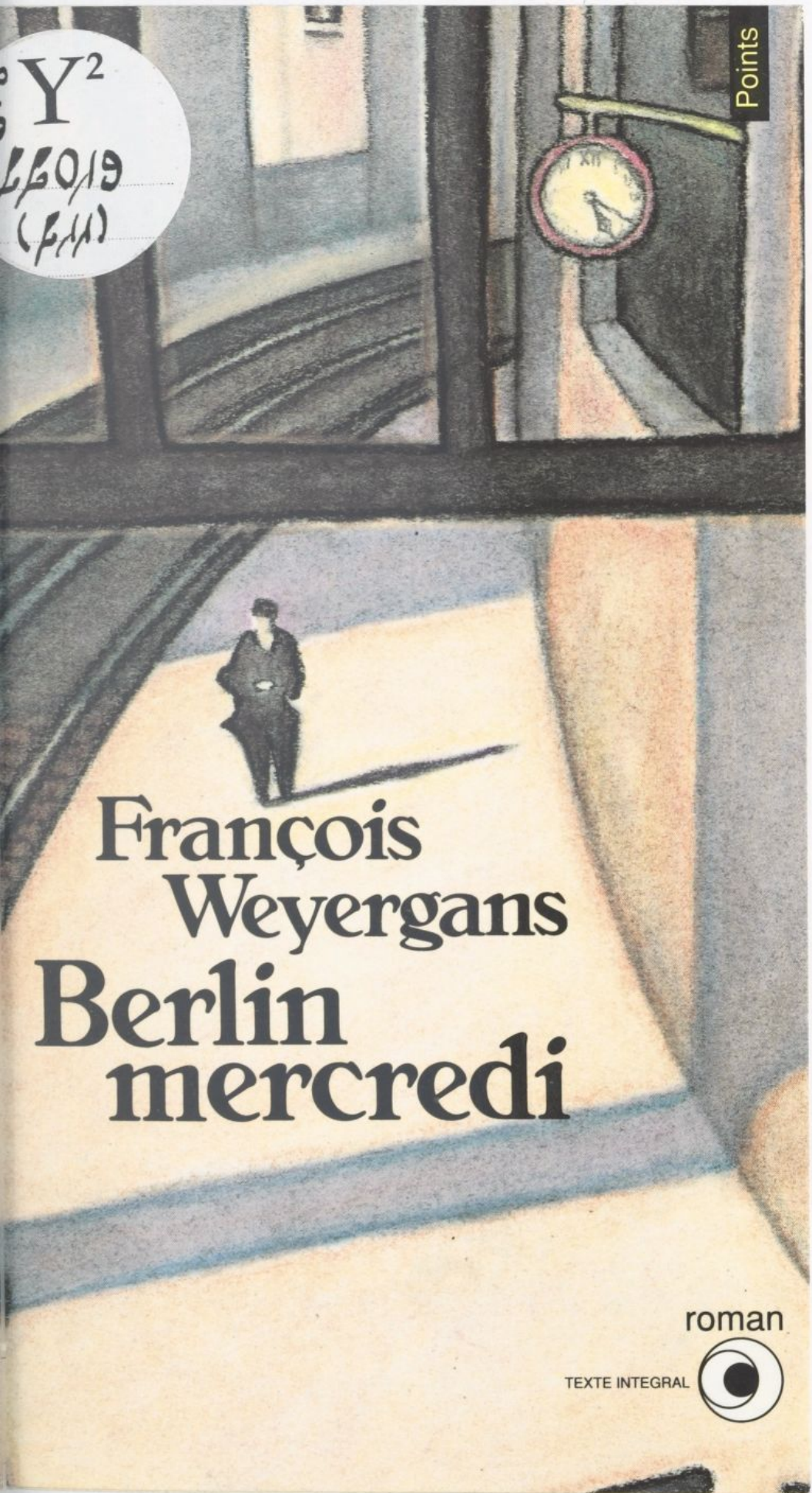
Y²
LE019
(FAI)



Points

François Weyergans

Berlin mercredi

roman

TEXTE INTEGRAL

Berlin mercredi

Paul balance entre deux vies, c'est-à-dire entre deux femmes. Il va découvrir à ses propres frais l'itinéraire classique : rencontre d'une femme quand on en aime encore une autre. Partageant la vie de Claire, il part rejoindre Katharina à Berlin, sans arme ni bagage mais avec mille remords.

Ce voyage, qui n'est d'abord qu'une anecdote dans la vie d'un homme, agit brutalement comme un révélateur.

Fils d'un libraire, élevé parmi les livres, Paul a rapporté de Berlin un cahier où il détaille les conséquences de son voyage. Il écrit sa vie pour essayer d'y voir clair dans une enfance et une adolescence qui l'ont conduit là où il est. Il se souvient avec humour et cynisme de ses premières aventures sentimentales. Il rêve d'avoir une conscience politique dont le remue-ménage de mai 68 et les terroristes allemands lui fournissent la matière première.

Au bout du compte, aucune des deux femmes ne voudra s'attacher plus longtemps à ce personnage qui les paye en monnaie de singe.

Confession d'un homme qui se maltraite tout en refusant de se prendre au sérieux, le récit de Paul est une valse : "Je valse avec ma vie", dira-t-il.

François Weyergans est l'auteur de sept romans tous remarqués par la critique et le public, parmi lesquels Le Pitre, Le Radeau de la Méduse *et* Je suis écrivain.

16° 42
44019
(411)

Du même auteur

AUX ÉDITIONS GALLIMARD

Le Pitre
1973

Macaire le Copte
1981

Le Radeau de la Méduse
1983

La Vie d'un bébé
1986

Françaises, Français
1988

Je suis écrivain
1989

653
148261

François Weyergans

Berlin mercredi

roman

659

Balland

DL-21081990-23246

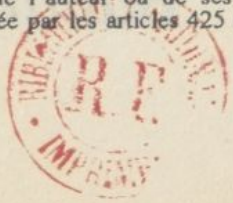
TEXTE INTÉGRAL

EN COUVERTURE :
illustration de Miles Hyman

ISBN 2-02-012344-4
(ISBN 2-7158-0213-7, 1re publication)

© ÉDITIONS BALLAND, 1979

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal



1

Je rédige ceci en rentrant. Il ne m'est pas arrivé grand-chose. Parti pour Berlin, je suis revenu. L'envie me prend d'ajouter : voilà tout, et de m'en tenir là. Ce voyage ne fut pas une affaire d'Etat. Pourquoi lui donner tant d'importance après coup ? Il m'arracha une plume de l'aile. Soit. Mais c'est courant. Le déplaisir traîne partout. On déchante et ça passe.

Du plus loin qu'il m'en souvienne, je n'ai jamais compris tout de suite ce que me voulait, jour après jour, une vie qui, au contraire des lois humaines qu'elle tourne en ridicule, aime les effets rétroactifs. Les autres me traitent comme un chien ou c'est moi qui me conduit comme un goujat et je ne m'en rends compte que deux ou trois ans après, en y repensant par hasard. Je crois que nos vies scintillent à la manière des étoiles mortes. La mienne, en tout cas. Je comprends toujours quand il est trop tard. Je n'ai pas la repartie prompte.

J'entends dire aussi que la vie n'a aucun sens. Laissez-moi rire. La vie a un sens. Un seul. C'est un peu court. Au lieu d'aucun sens, la vie n'a plutôt aucun intérêt. Sauf parfois. Je ne vais pas perdre mon temps

à parler de la vie en ramassant des idées qui traînent. Je ne suis sûr de rien, à moins d'appeler certitude les moments où on se dupe soi-même. Malgré tout, j'ai envie de raconter mon excursion en Allemagne.

Fut-elle trop courte ou trop longue ? Je ne suis même pas parti huit jours. Une huitaine de jours aurait donné lieu à une absence « noble », à un vrai voyage dont j'aurais pu me vanter. Les voyages qu'on prolonge ont pourtant un côté congés payés qui me déplaît. En revanche, rien de plus élégant que de prendre l'avion et de rentrer chez soi dans la même journée, mais c'est au-dessus de mes moyens.

Ce voyage à Berlin m'a mis la tête à l'envers. Je n'en menais pas large dans le train du retour. J'avais changé de couleur.

J'ai quitté Paris un mercredi matin. Ma femme et notre fils dormaient encore. J'ai écrit les mots *ma femme*. J'en suis le premier surpris. Nous ne sommes pas mariés et n'aimons pas ce vocabulaire bon à jeter. Le vocabulaire, il est vrai, n'a jamais empêché personne de se marier. Sans doute ai-je parlé de *ma femme* pour aller vite et ne pas faire allusion à dix ans de vie commune à propos d'un voyage sans durée. Les couples m'ennuient, surtout dès qu'on ne peut plus voir l'un sans l'autre.

Si la décision n'avait appartenu qu'à moi, je me serais tout de suite marié avec celle que je ne nommais pas par hasard « ma femme » quelques lignes plus haut. Elle s'y opposa avec aplomb. J'avais évoqué le mariage pour la coincer dans un cercle de séduction où je souhaitais naïvement l'adorer. Je compris vite qu'elle ne se chauffait pas de ce bois-là.

A l'époque, je travaillais dans la librairie de mon père. Mon père mourut plus tard. Il est mort en hiver.

Je déteste l'hiver. Je suis très frileux. Par la suite, j'entrai aux P T T grâce à mon beau-frère. J'y travaille toujours.

A l'âge de onze ans, ayant entendu dire à la maison que les prix littéraires de fin d'année enrichissent leurs lauréats, je commençai le soir même un roman. Je n'éprouvai aucune difficulté à boucler le premier chapitre dans la nuit. Les livres ne m'effrayaient pas : la maison en était pleine. Ils arrivaient par caisses entières. Nous habitions au-dessus de la librairie. J'y descendais avant les repas, j'y traînais tant et plus, j'essayais de découvrir les secrets des livres, secrets qui, selon moi, n'avaient rien à voir avec les intrigues proposées mais avec le nombre de pages, le choix des adjectifs ou les prénoms des personnages. J'avais entendu parler de « prose musicale » ; se trouvaient qualifiés de la sorte, supposai-je, les livres qu'on pouvait lire tout en écoutant de la musique classique. Un soir où je me trouvai seul, j'allumai la radio. Un speaker annonça la diffusion d'un concerto pour violon composé par Tchaïkovski au lendemain d'une tentative de noyade.

Je courus m'emparer d'un livre dont je souhaitais éprouver la valeur musicale. Je choisis *Julie ou la Nouvelle Héloïse* à cause du sous-titre : « Lettres de deux amants. » Prenant à peine le temps de m'installer dans un fauteuil, je commençai ma lecture accompagnée par les premières mesures du Concerto : « Il faut vous fuir, mademoiselle, je le sens bien : j'aurais dû beaucoup moins attendre ; ou plutôt il fallait ne vous voir jamais. » Puisque ni la musique ni mon déchiffrage ne se gênaient, je décernai un diplôme de prose musicale à Jean-Jacques Rousseau. Je m'efforçai d'accorder mon rythme de lecture au tempo de la musique et de tourner les pages sur des accords.

Quand le speaker prit la parole après l'allegro final, je fermai le livre.

Je m'attelai aussitôt à la rédaction d'un nouveau paragraphe. Seul dans ma chambre et sans radio, j'aurais voulu écrire en écoutant de la musique : comment, sans elle, aboutir à cette prose musicale vers laquelle je dirigeais mes efforts ? Faute de musique, je copiai des bouts de phrases dans *La Nouvelle Héloïse* que je venais de tester.

Je décrivis l'amour qu'éprouve un garçon de vingt ans pour la sœur de son meilleur ami. Il essayait d'ouvrir en même temps qu'elle la porte-fenêtre donnant sur la terrasse du château où j'avais situé l'action ; l'espagnolette résistait et permettait aux mains de mes deux héros de se frôler et de soulever de la sorte le voile que j'étendais d'autre part sur leur désir.

Dans le second chapitre, ils allaient voir une abbaye cistercienne : je décrivis un cloître roman que j'avais visité moi-même avec mes parents.

Le troisième chapitre se contenta d'un chiffre 3 inscrit au haut d'une page blanche, et voici pourquoi : j'avais annoncé à table, fier comme Artaban, que j'aborderais le lendemain la composition du troisième chapitre de mon roman inédit. « Inédit » me paraissait convenir à merveille à cette révélation. Mon père se moqua : « Inédit ? Bien sûr que c'est inédit ! Ça a toutes les chances de le rester ! »

Quittant la table, je jetai par terre mon assiette et m'arrangeai pour faire tomber ma chaise. Mon père me rattrapa dans le couloir, me tordit le bras et me ramena dans la salle à manger. Assistaient à cet épisode : ma mère, ma sœur, une amie de ma sœur (elles avaient treize ans) ainsi qu'un ami venu m'aider à faire mes devoirs et à qui ma mère avait proposé de rester

manger (l'amie de ma sœur, elle, mieux vue, restait dormir).

Mon père me fit mettre à genoux. Il continuait à me tordre le bras. Il était très grand. Penché sur moi, il me faisait peur. Il criait. J'empêchais l'arrivée de larmes qui m'auraient humilié plus que tout. Les invités ne savaient plus où regarder.

Mon père :

— Tu vas me faire le plaisir de t'excuser devant tout le monde !

Je serrai les mâchoires. Je murmurai : « Pas question ! »

— On va voir de quoi il ne va pas être question !

De sa main restée libre, il me gifla. Je criai. Mon cri sembla le rassurer. Ayant marqué un point, il lâcha mon bras et j'en profitai pour relever la tête et dire :

— Je me vengerai.

Il me donna un coup de pied. Ma mère se leva :

— Laisse ce gosse tranquille.

— Il n'est plus mon fils. Il mangera tout seul à la cuisine.

J'aggravai mon cas :

— Monsieur veut bien que je me remette debout ?

Mon père à ma mère :

— Tu vois, il m'appelle « Monsieur » maintenant. Petit saligaud !

Plus tard dans ma chambre, ma mère joua son rôle en essayant de me calmer :

— Tu me liras ton roman ?

J'avais envie de pleurer. Je m'enfonçai davantage encore dans les couvertures :

— Personne ne lira mon roman. Je vais le déchirer.

— Paul !

— Ne m'appelle pas Paul !

Je ne supportais pas mon prénom. Un prénom d'une syllabe, c'est trop court. C'est comme une cloche qui ne sonnerait qu'un coup quand on sait que les cloches n'émeuvent qu'à toute volée. Comment une future amoureuse pourra-t-elle s'attendrir en répétant ce prénom ? Avec cette seule syllabe, comment prendre son élan ? C'est évidemment mon père qui avait eu l'idée de me baptiser Paul, son second prénom à lui, héritage malencontreux qu'il m'avait cédé d'office.

Ma mère, assise au bord du lit et s'efforçant d'être la douceur même pour racheter les écarts du dîner, ne réussissait pas à me consoler avec des *Paul* successifs et secs comme les grains d'un chapelet.

Elle resta dans la chambre jusqu'à ce que je fasse suffisamment bien semblant de dormir pour qu'elle s'en aille. Elle avait assisté ce soir au meurtre d'un écrivain (après tout, tant pis pour la famille qui se privait d'un artiste). Je lui avais fait prendre part sans qu'elle s'en doute à la veillée funèbre du romancier le plus dégourdi de sa génération.

Avant de me quitter, elle avait dit :

— Tu sais ce que ça implique vouloir se venger ? Ce n'est pas joli.

— Je me vengerai. Je ne sais pas encore comment, mais je me vengerai.

Je prononçai cette dernière phrase avec une assurance qui m'épuisa et m'épouvanta un peu. J'eus l'impression d'être un pirate sous un drapeau noir à tête de mort. Je tremblai. Ma mère me caressa les cheveux.

— Laisse-moi !

— Tu ne te vengeras pas. Ce sont les faibles qui se vengent. Tu n'es pas un faible. Tu es un grand garçon.

Je n'étais pas un grand garçon.

— Je m'en fous d'être un grand garçon ! Je suis un pirate !

Incrédule, ma mère répéta en souriant :

— Un pirate ? D'accord, tu es un pirate.

Si mon ami Nicolas, qui avait déguerpi sans avaler son dessert, était resté dormir avec moi, nous aurions pu en pleine nuit fonder une société secrète. J'eus un rire bref en songeant à la devise que je lui proposerais dès le lendemain à l'heure de la récré : *Morte la bête, morte le venin.* Ce programme d'extermination, soit dit en passant, est toujours d'actualité.

Traçant ces lignes, je repense à mon père. Ce fut, il est vrai, sa seule colère violente. Elle n'en est pas moins impardonnable. Je revois mon père et ma mère ce soir-là. Décidément, j'ai la mémoire vengeresse comme d'autres l'ont courte.

Tournons la page. Je ne souhaite écrire qu'à propos d'un bref aller et retour à Berlin. Me voilà parti sur d'autres rails. Et pourtant les mêmes. A chacun sa paire qui file droit devant nous malgré quelques courbes. La seule ressource avant le terminus est de dérailler. Le sabotage. Enfant, je voulus devenir pirate. Je voudrais me rendre digne aujourd'hui du beau nom de saboteur. Si je réussissais à saboter ce qui mérite de l'être, ce serait une grande réussite. Je n'ai encore rien réussi du tout. Tant mieux, sinon je m'en vanterais.

J'ai trente-cinq ans depuis la semaine dernière. Ce n'est pas trop tôt. Je commence enfin à vieillir. J'ai eu trente-cinq ans à Berlin. Oui. Entre deux flics. Les mêmes rails, je me disais bien : les mêmes rails. Si vous les quittez, on vous y remet. Vous ne satisferez autrui qu'en restant sur vos propres rails.

J'ai l'impression que tout le monde me regarde dans la rue, que les gens, sachant que j'ai trente-cinq ans, me suggèrent avec la fermeté polie des flics de Berlin : « Paul, il est temps que tu t'y mettes. » Je pensais que j'avais le temps de jouer encore. Je traînais dans les rues. J'allais d'une vitrine à une autre. Je donnais des coups de téléphone. Je croisais des femmes et je me retournais sur elles. Je rêvais devant les photos exposées à l'extérieur des cinémas. Je m'énervais devant la télé. Quoi d'autre ? A l'heure où mon fils sortait de l'école, je me disais : tiens, si j'étais dans le quartier, j'irais le chercher ; je me contentais d'y penser mais j'avais l'impression de l'avoir fait. J'étais fier de découvrir en moi un père si attentif. Mon fils a huit ans : je ne dirai rien d'autre sur lui. Je ne tiens pas à lui fournir ici des arguments pour me mépriser un jour. Il dessine très bien. J'aime, dans les dessins qu'il m'offre, la liberté. Il a toutes les libertés et il les prend. Bien sûr, depuis qu'il va à l'école, il dessine de moins en moins bien. On lui apprend, à lui aussi. On le met sur ses rails.

Le matin où j'ai quitté l'appartement, il dormait. Sa mère dormait de même. Chacun dans son lit. Moi aussi j'avais dormi dans mon lit. Chez nous, chacun a son lit. On ne peut pas dire que la mère de mon fils et le signataire de ces lignes aient beaucoup dormi ensemble depuis que je me suis avisé d'aller souvent dormir ailleurs. Je revenais toujours à la maison, notons-le. Un peu par habitude, un peu par regret. Un peu faute de grives. Un peu quand on ne voulait plus de moi ailleurs.

Je me débrouille mal avec mes trente-cinq ans : à cet âge-là, on est censé être responsable. De soi. De tout. Des gens autour de soi. On ne peut plus se

permettre n'importe quoi. Je me suis trop souvent permis n'importe quoi. Je trouvais ça charmant, mais j'étais le seul. Un charme de gros bébé. Un gros bébé bafoué. Trahi. Trahi par lui-même, évidemment. Je n'accuse personne. Mais trahi de partout. J'accuse tout le monde. Moi compris. Compris comme le service. Je suis le service compris dans l'addition que la vie me demande de régler.

Je mène en revanche une vie assez normale. Je travaille dans un central téléphonique. Je reçois des gens qui viennent expliquer pourquoi ils n'ont pas payé leur note. Ils implorent des délais. Pour se faire absoudre, ils mentent presque tous. Je préfère ceux qui se contentent de m'annoncer qu'ils n'ont plus d'argent. Pas besoin de me mener en bateau. Pourquoi raconter d'invraisemblables histoires : l'ami Untel à qui il avait confié la somme nécessaire pour que celui-ci vienne payer à sa place, n'a plus donné signe de vie ; la mère d'un autre a dû être hospitalisée et vous savez combien ça coûte là-bas. Je ne leur en veux pas : leurs mensonges me reposent.

J'ai aussi travaillé au service des Dérangements du Centre Télex. Je distribuais des notices d'entretien, je serinais aux clients ce que nous appelions là-bas le « mode opératoire ». Je finissais par parler en langage codé. Je devenais une machine. Je disais *MOM* au lieu de dire « attends un moment ».

Avant, je travaillais avec mon père dans la librairie. Je vérifiais le stock, je passais les commandes. L'amoncellement des livres me répugnait et tuait en appel le romancier que mon père m'avait déjà empêché d'être.

En fouillant dans l'armoire de la chambre de mes parents, en fouillant pour fouiller, j'avais mis la main,

quelques mois après le grabuge que j'ai raconté, sur le manuscrit d'un roman signé par mon père. Il s'agissait d'un paquet d'environ trois cents feuilles dactylographiées, maintenues ensemble par deux élastiques. Je feuilletai en tremblant, l'oreille aux aguets. Je ne tenais pas à me faire surprendre. Le manuscrit, soustrait à tous les regards, dissimulé entre les paires de draps de lit doubles dont ni ma sœur ni moi n'avions l'usage, était un secret que je violais. L'histoire se déroulait au Maroc où mon père avait vécu avant son mariage. Le prénom *Leïla* revenait très souvent. Je compris que mon père dévoilait comment il se déniaisa en compagnie d'une pittoresque montagnarde du Haut Atlas. Je fus scandalisé à l'idée que ma mère pouvait à son tour découvrir le manuscrit. Je n'envisageais pas qu'elle ait pu l'avoir déjà lu ou que mon père le lui ai montré. Je résolus de le faire disparaître. Au hasard des pages, je tombai sur une lettre. Un des grands éditeurs dont mon père vendait les livres dans notre librairie refusait de publier ce roman. Un paragraphe de louanges hypocrites, qui ne trompèrent pas leur lecteur de onze ans et demi, précédait trois lignes où l'éditeur, retranché derrière l'avis d'un Comité de Lecture qui me remit en mémoire mes projets de société secrète, déconseillait purement et simplement la publication. Je méprisai mon père de s'être soumis à ce verdict infamant. A travers lui, c'était moi que ce camouflet atteignait. Au lieu de discréditer mon père, cette lettre me rapprochait de lui.

Je jugeai que cet éditeur, dont plusieurs livres m'avaient d'ailleurs paru indignes de mes tests musicaux, n'avait pas de quoi se vanter. Pourquoi se piquait-il de ne pas accepter un manuscrit auquel

mon nom de famille se trouvait mêlé ? Je remis les feuilles en tas, rajustai les élastiques et ensevelis à nouveau le roman paternel dans l'armoire.

J'avais du pain sur la planche : il me faudrait non seulement me venger de mon père mais encore venger mon père. Les choses se corsaient. Et personne à qui en parler. Je m'isolai de plus en plus. Je me tins à l'écart des autres dans la cour de récréation. Je maigris. Le bac, un stage dans une imprimerie, la première rencontre d'une femme diluèrent mon besoin de vengeance. J'eus droit à une chambre indépendante dans une rue voisine, où j'emportai quelques livres. Je volai à mon père, entre autres, l'exemplaire au dos de cuir bleu qui m'avait servi de partition pour suivre entre les lignes de *La Nouvelle Héloïse* les arabesques du violon de Tchaïkovski. Ce livre m'accompagne partout depuis. Je ne l'ai jamais lu en entier : apprendre une fois pour toutes ce qui se passe entre les divers protagonistes m'attristerait trop. Je préfère deviner. Il est toujours plus intéressant de deviner que de savoir vraiment. Savoir déçoit. Le mystère s'en va. Je parle des gens. Je ne souhaite pas en apprendre trop sur eux. J'aime penser que mes amis sont meilleurs que moi. Mais à trop les fréquenter, je les vois tous me rejoindre et parfois surenchérir dans la lâcheté ou l'étroitesse d'esprit.

Quand mon père mourut, je me souvins de son manuscrit non publié. J'allai de nouveau fouiller dans l'armoire qui avait résisté aux déménagements : l'ouvrage était encore là, sans les élastiques mais dans une grande enveloppe. J'eus les larmes aux yeux (elles me viennent facilement en de telles circonstances) quand je découvris dans le paquet de feuilles une lettre d'un autre éditeur avec le même refus, signifié

quatre ans après le premier. Personne n'avait donc voulu du livre dont mon père tapa une deuxième version sur la machine qui lui servait à établir les factures, pendant qu'au lycée on initiait son fils à la littérature moderne : glorification des êtres par le paysage chez Giono ou veine chrétienne et veine profane dans le théâtre de Montherlant. Devant ce manuscrit, deuxième tombe de mon père, je me promis d'en lire et aimer toutes les pages, qu'un regard rapide ne me montrait pas indignes de certaines de leurs consœurs sur lesquelles j'avais peiné (analysant sans entrain l'arrivée d'une pluie qui finirait par crépiter sur les vignes dans un roman de Mauriac republié en livre de poche, ce format qui était alors la grande trouvaille de la librairie française et qui mit un frein aux ventes de livres d'occasion donnant à mon père le moyen de gagner de l'argent au noir), pages imprimées, contrairement à celles de mon père, parce que leurs auteurs avaient fait montre de plus de talent ou de plus d'entregent ? J'eus mal au cœur en imaginant mon père penché sur sa machine après le coucher de ses deux enfants, soucieux de se corriger en vue de plaire à un éditeur plutôt qu'à lui-même, et obtempérant avec une servilité qui méritait des claques, claques que j'aurais à m'appliquer à moi-même puisqu'on ne donne pas de torgnoles à un mort, mort que blessa efficacement jadis tel Comité de Lecture décrétant que l'ensemble de l'ouvrage n'instaurait pas une vision assez forte ni durable.

Ayant à m'occuper des formalités de l'enterrement, je rangeai le manuscrit impubliable sous une pile de chemises repassées que personne ne porterait plus.

Une semaine plus tard, les chemises avaient disparu, le manuscrit aussi. Ma mère l'avait-elle emporté chez

ma sœur où elle passa quelques mois ? L'avait-elle lu, puis détruit ? Les deux, j'imagine. Nous n'en avons jamais parlé.

Si je réussis à me faire éditer moi-même un jour (j'évoque une publication sans savoir si je serai capable de conduire jusqu'au bout mon affaire ; me proposant de raconter un voyage à Berlin, je m'en éloigne tant et plus), ma mère me lira-t-elle et commentera-t-elle avec moi, grâce à cet alibi que je lui fournis volontiers : compléter les lacunes de mon propre récit, éclairer ce que je laisse dans l'ombre, c'est-à-dire le texte même de mon père, les aventures de Leïla et d'un narrateur que ma mère, malgré le décor des souks de Fez venant çà et là soustraire le couple à l'attention du lecteur ou plutôt de la lectrice, puisque je mesure ici les conséquences de l'hypothétique lecture que ma mère fit de ce roman qui troubla toute mon adolescence, roman dévoré par son héros, narrateur ombrageux en qui je retrouvai mon père jeune et tout ce qu'il ne se permit pas d'être (à plus forte raison refusant ensuite à son fils la moindre velléité dans ce sens, dans le sens d'un sans-gêne total en compagnie d'une femme qui remplace toutes les autres), ce narrateur malmené par une sensuelle Africaine, ce narrateur rentré dans le rang que ma mère aura dû assimiler à l'homme qui la prit ensuite à son service sous prétexe de fonder un foyer, ce narrateur qui m'engendra, ma mère m'en parlera-t-elle jamais ?

Si elle me questionne trop, je finirai par avouer que, bien sûr, j'avais dévoré d'un bout à l'autre le manuscrit de son mari. J'avais mis à profit un week-end de Pâques où les parents nous laissèrent seuls, ma sœur et moi. J'avais treize ans. A cet âge, on ne juge pas : on s'informe. D'un certain point de vue, mes

conclusions rejoignirent celles du Comité de Lecture : j'aurais, moi aussi, déconseillé la publication. Je n'aurais pas supporté que des étrangers soient mis au courant de tout ce que circonstanciait *La Galopade,* roman qui devait rester inédit pour que soit censurée à jamais la jeunesse de mon père et stigmatisée sa jalousie à mon égard. Il me parut juste qu'on ne publie pas le livre de celui qui m'avait interdit d'écrire le mien.

Je détestai ce Robert Dautin (ou Dutoit ?), lamentable amant en l'honneur de qui s'écartaient les cuisses de Leïla. Les cuisses, par contre, me mirent en émoi. Je n'aurais jamais pensé tout seul que, dans l'amour, les cuisses s'écartaient. Dès le retour des parents, j'observai comment ma mère s'assit dans un des fauteuils du petit salon : elle n'écarta pas les cuisses, elle les croisa au contraire l'une sur l'autre, je conclus qu'elle n'aimait pas mon père.

Mon père aimait-il ma mère ? Ce n'était pas évident non plus : je ne fus guère dupe de ses manèges autour des clientes de la librairie. Il regardait trop les poitrines et les jambes. Le seul souci d'un bon chiffre d'affaires ne justifiait pas qu'il s'empresse auprès d'elles jusqu'à leur ouvrir la porte sans s'effacer contre les rayonnages, si bien que son corps, même fugitivement, entrait en contact avec les vêtements des acheteuses qui ne pouvaient pas ne pas en être troublées — trouble que j'observais à l'insu de tous, faisant mine de feuilleter un livre d'images qui venait de paraître, trouble qui aurait dû être réservé à ma mère et que je n'appréciais pas de voir ainsi détourné. Ma mère n'en sut jamais rien et peut-être ne s'en serait-elle pas formalisée. Je recevais les injures à sa place et j'en souffrais moins pour elle que pour moi. Les sou-

rires qu'il gaspillait avec d'autres femmes dépréciaient mon père, à mes yeux s'entend.

Je devins très fatigué. Toutes mes forces partaient dans ce travail forcé : donner à chacun de mes parents l'amour dont j'avais vu et décidé que l'autre le privait.

Au demeurant, je ne voulais pas que mes parents s'aiment. Je n'acceptais pas de les voir s'embrasser, comme il arrivait parfois. Je surpris mon père qui déboutonnait le corsage de ma mère pour ensuite appuyer sa tête contre la poitrine nue. Ma mère se laissa faire. Je fus jaloux. De quoi mon père se mêlait-il ? Les seins d'une mère appartiennent à ses enfants, non ? Heureusement, la nuit, je crois que mes parents se battaient : du moins ma mère criait-elle. Je guettais, j'écoutais en me contraignant à respirer avec le plus grand calme pour ne pas être gêné par le sang qui explosait dans mes oreilles. Ma mère poussait des cris courts et assourdis. Elle ne voulait sans doute pas nous effrayer, ma sœur et moi. J'attendis plusieurs soirs, en vain, qu'elle hurle et me fournisse ainsi prétexte à faire irruption dans la chambre, à saisir mon père à bras-le-corps et à la défendre, elle qui aggravait son cas, le lendemain, en ne quittant pas mon père des yeux pendant que nous mangions ensemble et lui souriait sans arrêt.

Un autre jour, ayant constaté que mon père n'avait pas fait de cadeau à ma mère depuis plusieurs mois, je dérobai dans la librairie un livre d'art de grand format. Je m'appliquai à imiter l'écriture de mon père en inscrivant sur la page de garde : « Pour ma femme tant aimée. » Je déposai le livre sur la table de nuit de ma mère. J'allai me coucher. Mon père vint me sortir du lit, furibard. Le livre, commandé pour un client important, valait une fortune. Je n'en crus

pas un mot, je me dis : « Il est jaloux, c'est tout. Chacun son tour. »

Je passe sur cinquante autres exemples. La nuit, je me relevais, me faufilais dans la cuisine, ouvrais le tiroir des couverts et choisissais un couteau à viande que je serrais dans la main jusqu'à l'aube, veillant stoïquement sur le sommeil de ma famille et prêt à exterminer quiconque surgirait. Je faisais faction dans le couloir. Un matin, ma mère me trouva endormi par terre avec la pointe du couteau près des yeux. Je minimisai l'affaire en approuvant lorsqu'elle parla de somnambulisme devant mon père. Je fus conduit chez un médecin qui me tapota l'épaule et prescrivit des vitamines.

Pourquoi me replonger dans ces souvenirs ? Ils ne m'importent pas. Je les relate ici pour montrer d'où je viens. J'aurais bien voulu relier mon comportement d'alors, que je trouve excessif, à l'éducation catholique que je partageai avec beaucoup d'autres. Mais aujourd'hui même, pendant que le catholicisme s'effondre, le puritanisme sévit toujours. Mon fils, élevé pourtant loin des prêtres ou des religieuses dont j'essaierais plutôt de lui démontrer la malfaisance, mon propre fils et les copains de son école qu'il regroupe autour de la télévision réagissent avec une sévérité inattendue devant le moindre adultère mis en images. J'ai beau savoir qu'il s'agit de l'égoïsme d'enfants soucieux de protéger le statu quo familial, seul garant de leur calme à eux, je m'inquiète. Le catholicisme nous colle à la peau. On n'y croit plus, d'accord, mais c'est comme quand on arrête de fumer : les poumons sont déjà atteints. Ou bien ne s'agit-il que de vieilles angoisses personnelles projetées sur mon enfant qui sera le premier à en rire ?

Autant préciser ici l'un des aspects de mon caractère qui ne va pas sans m'humilier, même si j'essaie de ne pas trop m'en rendre compte. Mes proches ne se sont jamais fait faute de m'en avertir. De quoi ? Eh bien, je suis vieux jeu. J'aime passer pour un garçon moderne, mais ce n'est qu'un masque. J'aime maugréer, mais l'ordre établi m'en impose. Je ne développerai pas ce thème : je l'ai exposé, c'est déjà ça.

Avoir parlé de mon enfance fait partie de ce côté suranné que je ne supporte pas chez moi. La bourgeoisie encourage les récits d'enfance : les récits, en tout cas, des enfants qui sont les siens. Je viens de donner dans le panneau.

Elle les encourage parce que de tels récits canalisent les regrets. Qu'un écrivain et sa petite cour de lecteurs s'apitoient sur une enfance où la joie est rarement danseuse étoile, voilà du temps qui ne sera pas consacré à des colères plus efficaces.

Mon enfance fut une merveilleuse occasion manquée. L'âge adulte aussi, du reste. Mon plus grand bonheur d'enfant fut de grimper aux arbres : pourquoi y ai-je renoncé ? Je pourrais l'expliquer mais je reculerais le moment de traiter mon vrai sujet : un voyage de quelques jours à Berlin.

Dans un grand magasin de Berlin où je m'aventurai dès le premier matin, en quête d'une paire de chaussettes neuves (je n'avais pas pris le temps de faire une valise « sérieuse » et me retrouvai démuni de tout), j'achetai, sans en avoir besoin, un cahier cartonné qui m'ensorcela dès que mes yeux le repérèrent et surtout quand je le touchai. C'était un cahier artistement fait, très facile à feuilleter et qui s'ouvrait bien à n'importe quelle page. Ses deux épaisses couvertures reproduisaient, avec des imitations de taches